

trine. C'est lui qui prend place au trône et qui va chanter les vêpres. Monseigneur d'Angers y assistera sur une estrade disposée en face du trône, dans le sanctuaire. On entonne les psaumes de David : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite. » Et l'on remarque que le Seigneur d'Angers a dit tout à l'heure au Seigneur de Thibac : « Asseyez-vous à ma place ! » La liturgie a de ces rencontres ! Mais que de beautés d'un grand ordre, d'un tout premier ordre, cet office des vêpres offre à l'âme de foi ! Il y a des jours, comme dimanche dernier, où l'on ne peut entendre, sans attendrissement ni sans enthousiasme, chanter ces magnifiques psaumes de David, cette grande poésie lyrique composée il y a trois mille ans, pour le peuple de Dieu, par un prophète inspiré ; redite aujourd'hui par des foules chrétiennes, par des milliers de disciples de la nouvelle loi, quand ils ont le bonheur de se réunir dans le temple, sous les regards de deux évêques, leurs Pères dans la foi ! Un tel spectacle, qui n'est pas une vaine représentation théâtrale, mais un acte religieux, une démonstration sincère de l'âme et du cœur, n'est-il pas à cent coudées au-dessus des fêtes mondaines les plus brillantes ?

Mais voici le moment du sermon. L'assistance superbe, immense, qui remplit la cathédrale, tourne ses regards vers la chaire où reparait, dans sa grande taille et dans sa bure austère, le R. P. Léon. De quoi va-t-il nous entretenir ? Après nous avoir dit, les deux jours précédents, que la cause de saint Jean de la Salle était la cause même de Dieu et celle de l'Eglise, il nous montrera, ce soir, qu'elle est aussi la grande cause du peuple.

A ce mot, j'ai cru voir frissonner plus d'un auditeur. Le R. P. Léon, fils de la pauvreté et enfant du peuple, aime à parler des siens ; et il l'a fait plus d'une fois en termes qui ont trop ému les riches. Plus d'un sermon sorti de sa bouche a été la répétition de ce que raconte M^{me} de Sévigné, après certaines prédications célèbres subies à Versailles par la cour de Louis XIV : « Le Bourdaloue frappe comme un sourd, à droite, à gauche : Sauve qui peut ! » Mais on peut croire que ni le P. Bourdaloue, ni le P. Léon, n'ont prêché autre chose que la doctrine et la morale évangélique. « Il est certain, dit Louis Veuillot, que l'Evangile et sa morale s'éloignent parfois de l'esprit de conservation politique. Un orateur un peu franc risque d'y prendre des idées et des expressions capables de choquer les personnes tranquillement disposées à jouir de la vie, sans se préoccuper du lendemain. » Il y a un *væ vobis divitibus* qui ne passe point sans difficulté à travers le velours et les rivières de diamants.

Mais qu'on se rassure aujourd'hui. En exaltant les plébéiens, ses frères, en portant aux nues l'héroïsme des brancardiers de 1870, le dévouement d'un Frère Philippe, la charité d'une sœur Rosalie, l'admirable milice soulevée par Jean-Baptiste de la Salle pour fonder partout des foyers de lumière en faveur des enfants du peuple, le R. P. Léon rendra justice à ceux qui les soutiennent, à ces bons riches qui n'ont point vu sans pitié la détresse des pauvres, ni sans charité fraternelle tous leurs besoins. Et je sais plus